

Québec français



Lecture politique d'Anne Hébert Point de vue d'une protagoniste

André Gaulin

Numéro 92, hiver 1994

Littérature, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, A. (1994). Compte rendu de [Lecture politique d'Anne Hébert : point de vue d'une protagoniste]. *Québec français*, (92), 77–82.

Lecture politique d'Anne Hébert

Point de vue d'une protagoniste



PHOTO SOPHIE BASSOULS / SYGMA, ÉDITION LE SEUIL

L'écriture, quoi qu'on en dise, est une tentative d'explication du monde, la marque de l'écart entre le rêvé et le vécu, entre le vivre et le *vécir*, entre le réel et ses représentations, son imagination ou son imagement, ombre de l'ombre : « Il dit ce n'est jamais fini de regarder le fleuve et d'interroger l'horizon » (p. 91). C'est Raphaël, archange qui boit du lait et du jus d'orange, qui parle ainsi dans *Le premier jardin* d'Anne Hébert. À sa manière, ce livre pourrait être signé d'André Langevin, pour le thème de l'orphelinage, ce qui le situe, en un sens, dans l'écriture dite « canadienne-française », faisant ainsi d'Anne Hébert une romancière *moderne* du Québec, une modernité qui naît vers 1930/1940 et qui, en ce sens, est opposé à contemporain : grande moderne dans la variation infinie de la quête d'elle-même, femme soumise, femme marâtre, femme sorcière, femme qui accouche de sa généalogie, femme historienne qui reprend les éphémérides oubliées, Pénélope qui fait et défait l'Histoire dans la crainte du retour d'Ulysse (Ulysse Tassy, seigneur de Kamouraska si l'on veut) — la femme hébertienne — malgré une écriture où la technique est renouvelée, où le sens de l'humour et la poésie atténuent le tragique — reste représentative de

la canadiennefrancitude, cet état de l'immobile, de l'inavoué/inavouable, de la détresse. Anne Hébert elle-même reste de sa génération, dans une communion des sensibilités, sur la rive d'où la vie passe au large de l'Histoire : « Debout sur le quai de l'anse aux Foulons, dans l'odeur du goudron et le soir qui descend, Raphaël et Flora Fontanges ont commencé à réciter les noms des filles du Roi, comme une litanie de saintes [...] Ève en personne (non plus seulement incarnée par Marie Rollet, épouse de Louis Hébert) mais fragmentée en mille frais visages, Ève dans toute sa verdure multipliée, son ventre fécond, sa pauvreté intégrale (p. 99). L'œuvre de l'écrivaine apparaît, ainsi fragmentée, selon son dire — n'est-ce pas l'image du torrent ? — comme l'image de la femme canadienne-française « orpheline dès le premier cri et la première respiration » (p. 100). Qu'en est-il donc de l'imaginaire social de cette œuvre qui court sur près de 40 ans ? Pour en avoir une certaine perception, faisons quelques prélèvements dans l'œuvre.

par André GAULIN

L'IMAGINAIRE SOCIAL DE L'ŒUVRE D'ANNE HÉBERT

Les dessous du drame d'Ève (évoquée souvent dans la poésie de l'auteure) qui se répercute fortement au Canada français, des femmes de l'imaginaire

social hébertien vont le laisser à entendre ou le traduire ou le révéler ou le hurler : voici donc Claudine Perrault du *Torrent*, aliénée, Catherine des *Chambres de bois*, figuration du *Tombeau des rois*, Élisabeth de *Kamouraska* ou Julie-de-la-Trinité des *Enfants du sabbat*, femmes affranchies, Nora et Olivia des *Fous de Bassan*, participantes de

l'ombre et du soleil, toutes femmes qui revendiquent chacune à leur manière un statut social, dans la révolte, dans le refus, luttent toutes du dedans contre un dehors aliénant. Quant aux hommes de l'univers romanesque, la plupart naufragent peut-être dans l'ombre de Saint-Denys-Garneau : François du *Torrent*, Michel des *Chambres de bois* ou Joseph des *Enfants du sabbat*. Pour mieux dégager l'ensemble, dans le temps bref qui nous est imparti, faisons dans un deuxième temps un rappel des fictions spatio-temporelles hébertiennes.

LE TORRENT : L'ALIÉNATION PAR VASES COMMUNICANTS

Le torrent constitue un recueil de nouvelles d'écriture plutôt poétique. La première, éponyme et la plus longue du recueil, s'intitule « Au bord du torrent » quand elle paraît pour la première fois, en 1947, dans *Améri-que française*. Elle s'inspire d'un fait divers, comme c'est souvent le cas aussi chez Hébert : un jeune homme de 25 ans, ancien élève des Rédemptoristes, décapite sa mère le soir du 30 décembre 1938. Comme beaucoup de mères de l'époque, sa mère eût voulu en faire un prêtre. Anne Hébert a essayé d'imaginer le drame qui se passe dans la tête d'un jeune homme ainsi forcé par des pressions sociales et religieuses à exercer le sacerdoce catholique.

On peut constater, en lisant la nouvelle bipartite, en quelque sorte dualiste, de vision manichéenne, la manière discrète d'Anne Hébert. Discrète, parce qu'elle n'impose pas un sens univoque au texte ou aux images : est-ce François qui a tué sa mère ou est-ce plutôt le cheval rétif, peut-être imaginé, qu'il admire, et qui s'appelle Perceval ? D'ailleurs, la mère Claudine est-elle vraiment morte puisque le jeune homme reste hanté par elle dans sa relation avec le monde, à la manière de Hitchcock dans *Psychose* ? Le torrent existe-t-il vraiment ou est-il plutôt une représentation figurée de la surdité de François, sourd parce que sa mère l'a battu avec des clés, image possible du pouvoir romain ? Ce qui est sûr, c'est que l'univers de Claudine Perrault et de son fils François est un univers fermé, claustré, où la mère donne à son fils une représentation méchante du monde et de l'homme.

Ayant tenté un jour de s'évader, l'enfant est en butte avec un homme horrible, sale, dégoûtant, hirsute, symbolique presque. Cet homme insultera la mère qui a rejoint l'enfant pour le ramener, laissant à entendre que « la grande Claudine » ne fut pas jadis un ange de vertu. Son fils est-il illégitime, a-t-elle été une « fille-mère » avec toute la honte du titre à l'époque ? Est-elle même femme d'un univers désincarné symbolisant la souillure ? Qu'importe. Son fils deviendra prêtre, elle le veut, elle l'ordonne, elle reviendra avec lui, un jour, la tête haute au village, réhabilitée. À l'occasion de cette escapade d'ailleurs, François découvre une mère « grande, forte, nette » (p. 17), puissante, quelque chose de l'immense Grand-Mère Antoinette du début d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais (1965). Ainsi donc, François servira de bonne réputation à sa mère diffamée qui effacera son prénom de Claudine (une estropiée qui claudique ?) pour y mettre celui de François qui pourrait tout aussi bien se lire Français.

En effet, il est permis de voir dans ce récit une grande homologie de la condition historique québécoise, l'honneur perdu de la Conquête, la réclusion d'un pays dans un social fermé et aliénant, la rigueur morale et l'idéal spirituel de Claudine l'identifiant ainsi à la mère subsidiaire historique, celle qui prétend avoir sauvé la langue avec la foi, l'Église catholique de Rome. Gilles Marcotte voit, dans cette nouvelle, « l'expression la plus juste qui nous ait été

donnée du drame spirituel du Canada français » (cité dans le *DOLQ*, t. III, p. 1 008). Ne peut-on pas y voir plutôt une constellation d'images exprimant la dépossession politique et l'oppression morale d'un peuple désarmé, désamé, quelque chose comme une illustration d'un double colonialisme. Le premier paragraphe du récit est frappant de ce point de vue :

J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. Je touchais au monde par fragments, ceux-là seuls qui m'étaient immédiatement indispensables, et enlevés aussitôt leur utilité terminée ; le cahier que je devais ouvrir, pas même la table sur laquelle il se trouvait ; le coin de l'étable à nettoyer, non la poule qui se perchait à la fen-

nêtre ; et jamais, jamais la campagne offerte par la fenêtre. Je voyais la grande main de ma mère quand elle se levait sur moi, mais je n'apercevais pas ma mère en entier, de pied en cap. J'avais seulement le sentiment de sa terrible grandeur qui me glaçait [...]

Ma mère travaillait sans relâche et je participais de ma mère, tel un outil dans ses mains (Le torrent, p 9-10).

On peut estimer que *L'enfant chargé de songes* (1992) n'est qu'une variation poétique du *Torrent*. En Pauline, mais toujours possessive, Claudine s'est humanisée. François, devenu Julien, non sans peine, se sauve en faisant le détour par Paris. C'est son double, sa sœur Hélène, qui est cette fois victime du torrent, celui de la Jacques-Cartier et de Lydie Bruneau.

En soi, *Les chambres de bois* (1958) raconte une histoire anecdotique banale si on la résume, comme le dit le préfacier Samuel De Sassy, mais fort originale par son écriture poétique qui en fait un roman singulier. Le François du *Torrent* est devenu ici Michel, homme canadien-français dépossédé ; certains lieux parisiens ou français à peine



LES CHAMBRES DE
BOIS : UN DE PERD
UNE DE LIBÉRÉE

nommés ne doivent pas nous distraire du titre, *Les chambres de bois*, souvent chambres des anciens greniers dans les vieilles maisons du régime seigneurial dans la vallée du Saint-Laurent. Ce Michel est perdu dans ses songes,

incapable de toucher la vie, sinon par fragments (comme François !), noyant avec lui les êtres qui l'entourent. Catherine, qui l'a épousé, est devenue sa servante comme elle le serait d'un curé de presbytère — et la comparaison n'est pas politiquement innocente. Elle finit par sombrer dans une profonde prostration. Mais la vision d'un corps nu la sauvera, celui de Bruno sur une plage française. Est-ce là une image positive de la France qui arrache tellement de

Anne Hébert Kamouraska

Points



roman



personnages de l'imaginaire canadien-français de leur « tristesse héréditaire » et qui leur redonne un corps autour de l'âme historique en peine ? (On pourrait citer ici le nom de maints personnages de l'imaginaire québécois de cette période qui retombent sur leurs pieds à Paris : Philippe Boureil (Pierre Baillargeon), Fabrice Navarin (Jean Simard), etc.

Catherine est donc sauvée par le réel retrouvé, ce *réel absolu* de Paul-Marie Lapointe, puisque le monde lui est redevenu préhensible et lumineux. Mais elle doit, pour achever en elle une œuvre de salut, nier le lien indissoluble du mariage et briser ainsi en quelque sorte un contrat avec la folie. Il est à noter qu'en 1958 ce personnage hébertien de Catherine appartient à tout un imaginaire canadien-français qui, en vingt ans, de 1939 à 1959, ne libère que trois de ses personnages, deux femmes : la dite Catherine, puis l'Élisabeth de Robert Elie dans *Il suffit d'un jour* et un seul homme, le Mathieu de Françoise Loranger. Ainsi donc, partout ce n'est qu'échec ou que libération avortée : que l'on pense seulement à titre d'exemple à *Louise Genest* de Bertrand Vac où la culpabilité a finalement raison de la résistance de l'héroïne. À sa manière, Catherine annonce déjà Élisabeth d'Aulnières, femme du seigneur dans *Kamouraska*.

Douze ans séparent *Les Chambres de bois* de *Kamouraska* (1970) Catherine d'Élisabeth d'Aulnières qui a épousé le sauvage seigneur du Bas-du-fleuve, buveur, fêteur, coureur de jupons et qui, pour voler une expression au André Langevin du *Temps des hommes*, touche à la femme comme si c'était un arbre. Fille de bonne famille de la région du Richelieu (Sorel), Élisabeth est tout le contraire du côté paysan du sauvage comté de Kamouraska, là où le fleuve qui l'effraie est déjà la mer avec ses grands vents fantasques. (On peut noter, en outre, le lieu spatial la vallée du Saint-Laurent qui va ici de Sorel à Kamouraska, « navette spatio-temporelle » pour reprendre l'expression de Jean Marmier dans son analyse des *Enfants du sabbat* (DOLQ, t. V). On traduirait mal ce roman sans lier Élisabeth et le seigneur de Kamouraska à des généalogies précises, celle de la première étant un peu dans le satin, un peu comme ces dentelles victorienne de la maison sorelloise, dans les manières bigotes des tantes où s'est retirée, tout à fait absente, la veuve et jeune mère d'Élisabeth. Antoine Tassy, le seigneur, également orphelin, représente plutôt l'aspect rugueux et fermé de son pays. Sa mère à lui est tout le contraire de l'autre mère, plus vieille d'une génération, femme forte et insensible, ordonnant le monde, mangeant frugalement, vivant de survivance. Est évidente la commune religion des deux familles, ultramontaine et romantique du côté de Montréal, janséniste et gallicane du côté de Québec ou Kamouraska.

Le drame s'ensuit, l'irréconciliable mariage des deux moitiés du monde du couple. La famille aide la jeune mariée à regagner Sorel, à effectuer une séparation des corps, tolérable. La passion ou le désir d'Élisabeth fait le reste. La jeune femme étiolée de Sorel tombe amoureuse de son médecin, un Anglais aux idées populistes, un saint de la cause du peuple, un quasi idéologue patriote, un étranger malgré tout dans l'univers ethnique du XIX^e siècle, en 1839. Antoine, relançant sa femme comme on revendique sa propriété juridique, l'amant et l'amante décident d'un commun accord de supprimer le seigneur de Kamouraska. L'Anglais tue le Français là où jadis, au Séminaire de Québec, le clergé les avait fait cohabiter. Car, comme dit l'amant d'Élisabeth, Antoine Tassy était destiné à perdre. S'ensuit une tuerie rouge sur fond de neige blanc, une course contre le temps, qui n'est pas sans rappeler celle de l'autre Antoine dans *L'élan d'Amérique* (1973) de Langevin. Pourtant, la symbolique reste ambiguë. Contrairement à Blanche d'Haberville des *Anciens Canadiens*, roman écrit au XIX^e siècle par Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, une seigneurie voisine de Kamouraska, Élisabeth ne sacrifie pas son amour à la patrie. Mais voilà. Le médecin et amant s'appelle Georges Nelson, du nom d'un patriote anglais célèbre qui lutta aux côtés des insubordonnés du régime bas-canadien. Vu sous cet angle, c'est un Canada français multiethnique et insurgé qui tire sur tout l'Ancien régime. Pourrait-on dire que la religion a encore brouillé les cartes, le haut clergé ayant excommunié les Patriotes ? Élisabeth

KAMOURASKA : UNE FEMME À DEMI RETROUVÉE

d'Aulnières, un peu comme Lili Marleen qui devient Maria Braun, va se faire nonne et possédée du diable sous le nom d'Élisabeth-de-la-Trinité dans *Les enfants du sabbat*, paru en 1975. Ce roman, comme son précédent, présente un grand intérêt d'écriture. Dans *Kamouraska*, Élisabeth, exilée de son amant, devenue veuve, va se faire tendre la main et les filets par Jérôme Rolland, notaire de père en fils, dans la capitale de Québec, ville occupée par Londres et par Rome. Elle aura « onze maternités en vingt-deux ans » et, pendant que se meurt son mari cardiaque, lui remonte à elle, par séquences cauchemardesques, le long film de sa courte vie.

LES ENFANTS DU SABBAT : UN TREMBLEMENT DE TERRE QUI SECQUE LES « HOMMES DE ROBE »

De structure double, opposant le couvent austère et pieux de Québec, sur la rue où vivait madame

Rolland, à la montagne sauvage et impie, *Les enfants du sabbat* (1975) vont d'un monde à l'autre, sœur Élisabeth-de-la-Trinité, également sorcière, étant tout aussi bien présente dans la cabane de bois où se jouent messes noires, orgies de drogues et de sexe, qu'absente de son couvent où le diable, par elle, déstabilise une piété séculaire et chronométrée. Le texte est dense, intense, les symboles, nombreux, et l'écriture, nouvelle.

L'histoire serait longue à raconter et enlèverait peut-être du charme à la lecture d'un roman construit en suspense — jusqu'où ira la folie sauvage de Julie — un peu comme *Les fous de Bassan* (1982) qui évoque la mort de deux jeunes filles, Olivia et Nora, et dont on se demande toujours qui les a tuées. Qu'il suffise de dire, quant au récit, qu'on y retrouve des variations de thèmes antérieurs, la mère sévère et impénétrable de Claudine étant devenue ici la Goglué, marâtre et sorcière, et voulant coucher avec son fils Joseph, plutôt porté vers l'art, la religion, dont on laisse à entendre qu'il est impuissant. Un peu pour échapper à sa sœur Julie, amoureuse de lui, il apprendra l'anglais, partira pour la guerre, épousera une Irlandaise et se fera volontairement cible sur un champ de bataille européen, après que, par ses pouvoirs maléfiques, sœur Julie alias Julie Labrosse, ait fait mourir son fils et la mère. Il faut voir auparavant l'allure fantasque que prend le couvent quand Julie, éperdument jalouse, apprend que Peggy, la femme de Joseph, est enceinte : un orage tropical le secoue dont « l'épicentre [...] en plein mois de janvier se trouve bel et bien situé entre les murs des dames du Précieux-Sang, dans la pharmacie, plus précisément, là où est enfermée sœur Julie-de-la-Trinité » (p. 159). Julie hurle, l'ange Joseph l'a trahie « comme un salaud ! » (*ibid.*).

Mais *Les enfants du sabbat* ont l'avantage de préciser l'univers moral de la romancière Anne Hébert. On y trouve une étrange généalogie du pouvoir :

Moi, Marie-Clotilde de la Croix, supérieure de ce couvent, moi-même dépendant de notre supérieure générale, qui relève de notre mère provinciale, elle-même soumise

à notre mère générale, qui est à Rome, toutes femmes tant que nous sommes, jamais prêtres, mais victimes sur l'autel, avec les Christ, encadrées, conseillées, dirigées par nos supérieurs généraux, évêques et cardinaux, jusqu'au chef-suprême et mâle certifié, sous sa robe blanche : Sa Sainteté le pape, je jure et déclare que tout est en ordre dans la maison (p. 55).

Voilà dénoncé le faux matriarcat, voilà fondée la lutte féministe et l'on sait que *Le tombeau des rois* est plutôt à Rome qu'à Paris ou à Québec. Cela apparaît d'autant plus plausible que cette révolte de Julie, dont l'auteure nous laisse libre, à sa sortie du couvent de la voir attendue par le diable ou un amant, ce qui est d'ailleurs la même chose sous l'obédience d'une religion vorace — la grande Sorcière pouvant être l'Église, l'historique accusatrice, dans une inversion de la symbolique.

Il faut enfin souligner dans ce roman de 1975, que l'écriture s'est décontractée. A.Hébert est devenue moins classique dans l'utilisation du vocabulaire. Julie sacre comme une bonne Québécoise de la Révolution tranquille : « Ah ben Christ ! Ah ben Christ ! [...] - Maudit. Baptême. Verrat » (p. 90-91). Le vocabulaire recourt souvent aux mots anglais marquant ainsi les stigmates du colonialisme politique et culturel qui ont défendu le pouvoir de Rome. Ainsi, on embouteille le résultat de l'alambic dans « Une des récipients marqués des cinquante-sept variétés Heinz » (p. 11). C'est tout le catsup anglo-saxon qui remonte à la surface de l'Amérique. La vision du monde elle-même, sévère et angoissée, a pris quelque chose de l'humour d'un Jacques Ferron. Quand Julie se met à danser en déchirant ses vêtements, en les piétinant, l'abbé Léo-Z Flageole s'écrie : « C'est le fox-trot, mes sœurs, interdit sous peine de péché mortel, dans tout le diocèse de Québec, par le cardinal lui-même ! » (p. 160).

Le roman de 1982, *Les fous de Bassan*, à partir de la symbolique d'oiseaux de mer qui se noient en quelque sorte dans la folie, raconte en principe l'aventure de Nora et d'Olivia, deux jeunes filles sur la disparition desquelles court le récit. Ce récit, reconstitué à partir de fragments, des lettres ou journaux des personnages impliqués, traduit bien dans la compartimentation du récit, par l'univers concentrationnaire de chacune et de chacun, les micro-espaces qui n'arrivent pas à se voir dans le tout social. À la manière du *Torrent*, ce récit constitue plus une évocation poétique de la dépossession, dont Nora et Olivia font les frais, qu'il est une intrigue policière. Qui donc est coupable, du révérend Nicolas Jones, pasteur hanté par la tourmente du corps abîmé, ou de Stevens Brown revenu pour son plus grand malheur, dans l'espace initial de son enfermement. À cet égard, notons par exemple ce passage significatif où Stevens abolit son lieu d'origine par un jeu de perspective :

LES FOUS DE BASSAN : LE JANSÉNISME SERVI À L'ANGLAISE

Je pose mon pied, avec sa botte poussiéreuse, sur le village que je cache entièrement [...] Je pose mon pied sur le village que je fais disparaître, puis je le découvre à nouveau, dans sa petitesse et sa fragilité. Je joue à posséder le village et à le perdre à volonté (p. 63).

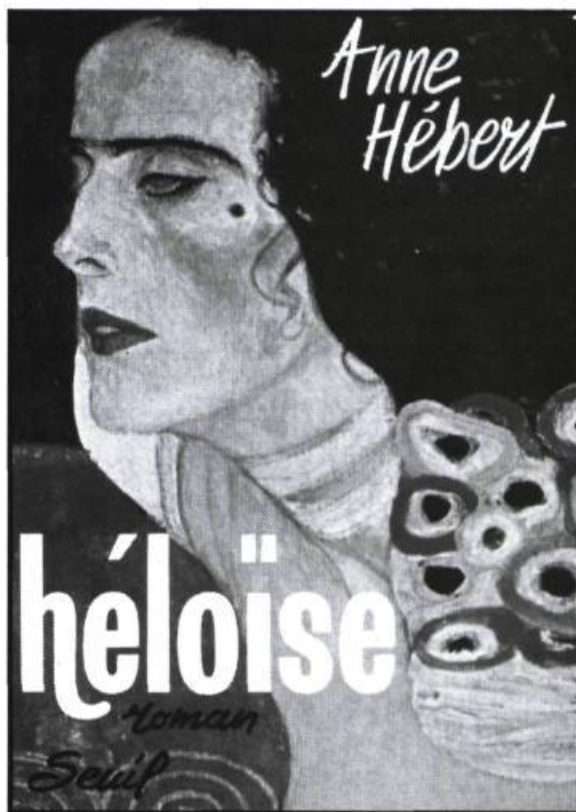
Comme les autres romans hébertiens, *Les fous de Bassan* ne parlent que d'aliénation : « Être quelqu'un d'autre, quelle idée est-ce là qui me poursuit toujours (p. 80). Être quelqu'un d'autre. Ne plus être Stevens Brown, fils de John Brown et de Bea Josses. Il n'est peut-être pas trop tard pour changer de peau définitivement, de haut en bas et de long en large » (p. 80).

Apparemment dérivé d'un village protestant et anglais qui s'abolit dans son néant, l'imaginaire des *Fous de Bassan* ne trompe pas. Le motif anglais est prétexte - le puritanisme - car dans la bouche de Stevens Brown se reconnaissent des vers de Saint-Denys Garneau, ou dans celle de Perceval, d'autres vers de Nelligan. Et les femmes sont toujours « d'une lignée de femmes obscures » (p. 37), « créatures-choses-végétales, identiques-interchangeables, perdues dans le sommeil » (p. 33), « petite (s) nonne (s) interchangeable (s), parmi d'autres petites nonnes interchangeable, alignées deux par deux ... » (p. 18), seront elles-mêmes qu'échappées à leur fonction biocatholique : « Elle (s) aborde (nt) l'âge d'être grand-mère comme quelqu'un qui commence à vivre » (p. 36). Il y a ici revendication du pouvoir, dans le schisme de leur vie, davantage, de leur corps. Ainsi dans *Les enfants du sabbat*, comme jadis Claudine du *Torrent* qui frappait son enfant, chacune est enjuponnée servante d'un pouvoir phalocrate et religieux : « Mère Marie-Clotilde, debout, toute droite, contemple avec stupeur ses grandes mains, comme séparées de son corps, qui tremblent de rage » (p. 22)

UNE LECTURE POLITIQUE HÉBERTIENNE : CELLE D'UNE MORALE QUI TUE LES FEMMES

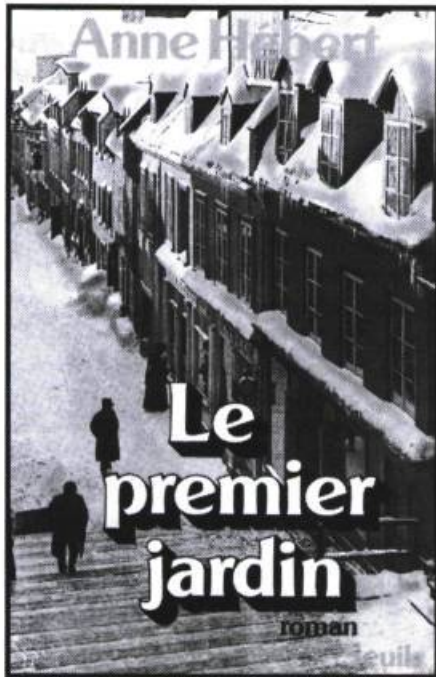
Si l'on regarde l'imaginaire social hébertien en fonction du métatexte et du hors-texte, il nous faut constater que le territoire de cet imaginaire est avant tout moral, généralement catholique dans l'ensemble de l'œuvre

et protestant — anglican sans doute comme celui du *bishop* Scott dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron — dans *Les fous de Bassan*. Un imaginaire toujours imaginé, rêvé, une errance qui rapatrie le corps en fonction d'anecdotes historiques comme chez Ferron. Il traduit bien l'espace canadien-français, un espace de survivance, qui va principalement des Patriotes (l'Union, la deuxième Conquête de 1840) jusqu'à la Révolution tranquille, en 1960. Un univers fermé, celui du micro-espace, réduction du territoire fragmenté en cellules closes qui ont perdu leur tête unificatrice. Plus principalement écorchée dans cette mise en abyme, la femme hébertienne, quand elle réussit à sortir du remous/torrent intérieur qui la déchire dans l'extérieur historique arrêté, immobile, cette femme crie du même cri que Paul Chamberland dans *L'afficheur hurle* : « J'habite une terre de crachats de matins hâves et



de rousseurs malsaines les poètes s'y suicident les femmes s'y anémient les paysages s'y lézardent » (p. 12).

La lutte scripturaire d'Anne Hébert, cette femme qui descend dans « le tombeau des rois » et en ressort avec un faucon au poing, est une lutte solitaire et singulière. Chez cette poète qui se rattache à la maigritude des os et au couperet du cri restera toujours une profonde blessure qui la maintiendra méfiante (et pourtant attirée) envers l'espace (de son enfermement) de sa libération. Seule, et avec d'autres, « bannie entre toutes les femmes ».



NOTES

1. *Les songes en équilibre*, poèmes, 1942 (1943, 3^e prix David).
2. *L'arche de Midi*, manuscrit déposé à l'Université de Montréal, 1946, 32 f.
3. *Le torrent*, (à compte d'auteur), 1950.
4. LAPOINTE Jeanne, LEMELIN Roger, « Au bord du torrent », Amérique, nouvelles, (chez Beauchemin), 1957.
5. *Le tombeau des rois*, poèmes, Institut littéraire de Québec, 1953.
6. *La mercière assassinée*, théâtre, *Écrits du Canada français*, 1958.
7. *Les chambres de bois*, Seuil, 1958.
8. *Poèmes*, Seuil, 1960.
9. *Le temps sauvage*, HMH, (paru en 1963 dans les *Écrits du Canada français*, créé en 1966 au Palais Montcalm), 1967.
10. *Kamouraska*, Seuil, 1970, (prix des Libraires, 1971. Collection « Points-roman », 1982).
11. *Les enfants du sabbat*, Seuil, 1975, (Collection « Points-roman », 1983).
12. *Héloïse*, Seuil, 1980.
13. *Les fous de Bassan*, Seuil, 1982 (prix Fémina)
14. *Le premier jardin*, Seuil, 1987.
15. *L'enfant chargé de songes*, Seuil, 1992.

